

SUPRA WEKSTEIN

« *Redn yiddish !* »
Récit d'une enfant cachée

Propos recueillis à Braine-l'Alleud (Belgique),
en novembre et décembre 2019

Le Publieur

Couverture : Photographies de la collection personnelle de Supra Wekstein
et des Archives de l'État à Bruxelles.

Fond photo créé par efe_madrid (fr.freepik.com).

Ouvrage réalisé par Le Publieur
4, rue Jules Chaplain 75006 Paris

ISBN : 978 2 75490 116 1

© GIL RIVIÈRE-WEKSTEIN, juillet 2020

« Mes parents sont tous deux nés en Pologne : mon père, Abram Sucher Wekstein, à Lelow, et ma mère, Ita Burgman, à Dzialoszyn. Je ne connais pas la date exacte de leur naissance, car, selon les papiers administratifs que j'ai pu consulter, deux dates différentes sont indiquées, le 6 juin 1898 et le 21 janvier 1899 pour mon père, le 15 avril et le 5 octobre 1903 pour ma mère.

Je ne sais rien de la famille de mon père, dont tous les autres membres sont probablement restés en Pologne. Du côté de ma mère, il y avait quatre filles et un garçon. Le garçon a été le seul à ne pas émigrer. Je me souviens qu'il avait plusieurs filles et qu'il était très pauvre. Ma mère ainsi que ses sœurs lui envoyaient régulièrement des colis. Lesquels colis faisaient l'objet de disputes répétées entre mes parents, en polonais, ce qui agaçait prodigieusement la petite fille vive et curieuse que j'étais, car je n'en saisisais pas un traître mot. Aussi, je ne manquais pas de les rappeler à l'ordre : « *Redn yiddish !* », « parlez donc yiddish », que je comprenne !

L'une après l'autre, les quatre filles ont donc quitté Czystochowa pour venir s'installer en Belgique : d'abord Rywka, en novembre 1925, puis Ita, en juillet 1926, ensuite Ester, en décembre de la même année, enfin, Bajla, en juin 1930. C'est mon oncle Wolf, le mari de Rywka, propriétaire d'un magasin de pantouffles, qui a fait venir ma mère en Belgique. Cela n'a pas été sans mal, car elle a été refoulée deux ou trois fois et est même allée en prison, avant d'obtenir ses papiers pour entrer sur le sol belge. Leur choix de la ville de Seraing-sur-Meuse ne s'est pas fait au hasard : ils rejoignaient ainsi une petite communauté d'une cinquantaine de familles juives, toutes issues de la même ville de Pologne, qui s'y étaient déjà installées. Elles y avaient trouvé facilement du travail, les mines et les hauts fourneaux, qui tournaient alors à plein régime, ayant besoin de main-d'œuvre.

Quant à mon père, il a d'abord séjourné à Duisbourg, en Allemagne, puis est arrivé en Belgique le 15 mai 1924. De tapissier-garnisseur qu'il était en Pologne, il devient manœuvre à son installation à Seraing, puis cordonnier.

Il fait la connaissance de mon oncle et tombe aussitôt amoureux de ma mère, qui est une très belle jeune fille. Toutefois, il a un rival qui sait beaucoup mieux s'y prendre que lui pour faire sa cour ! Mon oncle, qui a de la sympathie pour lui, lui explique comment il faut s'y prendre avec les femmes : « Prends exemple sur ton rival ! Quand tu viens la voir, apporte-lui un petit cadeau, dis-lui quelque chose de gentil... »

Muni de ces précieux conseils, Abram Sucher a affiné ses mœurs un peu trop rustres et il a gagné le cœur d'Ita ! Ils se marient civilement à Liège le 14 janvier 1928, formant

un couple bien assorti et très uni. C'est là que naît leur première fille, Esther, le 8 septembre 1927. Quelques mois plus tard, ils retournent s'installer à Seraing, où je verrai le jour, moi, Supra, le 25 septembre 1932.

L'implantation à Seraing

Dopée par le flux continu d'immigrés fuyant la misère et les pogroms d'Europe de l'Est, la population de Seraing est passée en un siècle de 3 249 habitants en 1830 à plus de 40 000 au seuil des années 1930. Au moment de ma naissance, c'est donc une ville en plein essor économique, située à proximité immédiate de Liège. Elle se compose de deux parties, le « bas », avec les usines et les mines, et le « haut », où vivent les familles aisées. La rue du Molinay relie les deux parties par une pente très raide. En l'empruntant, on disait pour plaisanter que l'on s'élevait dans l'échelle sociale ! Nous habitons au bas de la ville, dans une maison à étage officiellement déclarée insalubre. Le rez-de-chaussée ouvrait sur une grande pièce, avec une large fenêtre à volets. Au fond, il y avait une porte qui menait à la cave et, sur le côté opposé, une porte pour monter à l'étage. En haut, à côté de la chambre de mes parents, il y avait celle des enfants, où ma sœur et moi dormions dans le même lit. Bien que je sois née un peu plus loin, rue Colard – à cette époque, les femmes accouchaient à la maison –, c'est le seul endroit dont je me souviens.

Il y avait alors à Seraing une centaine de familles juives, résidant pour la plupart dans le bas de la ville, à l'exception d'une petite poignée de familles qui tenaient un magasin dans la rue du Molinay. Nous n'étions vraiment pas très nombreux : dans la région de Liège, on dénombrait en tout

et pour tout 2 500 juifs, soit moins de 1% de la population, principalement des Polonais ayant migré pour des raisons économiques. Beaucoup de ces immigrants juifs, à leur arrivée en Belgique, avaient trouvé du travail dans la métallurgie ou les charbonnages, à Seraing en particulier. Mais à la veille de la guerre, seul un tiers environ d'entre eux étaient toujours ouvriers, les autres étant passés à des activités plus proches de celles qui leur étaient dévolues dans leur pays d'origine : commerce de détail – comme c'était le cas dans ma famille – et professions libérales.

Je me souviens qu'à dix minutes à pied de chez nous, il y avait une petite épicerie juive, « Chez Yetkelet ». Ma mère y allait presque tous les après-midi pour y retrouver les autres femmes juives. Elles parlaient yiddish ensemble, alors que, nous, les enfants, parlions toujours français entre nous. Nous allions tous d'ailleurs dans des écoles francophones. Avec la population belge de Seraing, nous avions de bons rapports de voisinage : on nous appelait « les Polonais », jamais « les Juifs », la plupart des gens ne savant même pas ce que cela voulait dire ! Il n'y avait donc aucune manifestation d'antisémitisme à notre égard. Nous étions plutôt considérés comme des prolétaires, des pauvres. Et entre ceux qui étaient prolétaires, juifs comme non juifs, régnait une grande solidarité.

Cependant, la communauté juive vivait en vase clos. Pour ma part, je n'avais pas d'amies belges, et je jouais toute seule devant la maison, sauf lorsque je rejoignais les autres enfants juifs, qui se rassemblaient devant l'école, sous le petit préau. On jouait à cache-cache, on se poursuivait dans les rues, on sonnait aux portes pour embêter les gens, qui sortaient aussitôt pour nous réprimander... Bref, on s'amu-

sait bien, en faisant ce que font tous les enfants du monde, et j'en ai gardé un très bon souvenir.

On m'a souvent fait remarquer que mon prénom « Supra » n'était pas ordinaire ! Chez mes parents, on m'appelait « Cyprienne », mais c'est sous sa forme diminutive prononcée avec un fort accent yiddish, « Tsépré », que mon père m'a déclarée, ce qui fut donc transcrit à l'état civil belge par « Supra ». Et l'épopée de mon prénom ne s'est pas arrêtée là, puisque, pendant la guerre, pour porter un prénom courant qui ne me fasse pas remarquer, je l'ai troqué contre « Suzanne », qui était celui d'une de mes cousines du Maroc que j'admirais. Ma sœur, quant à elle, a dû renoncer à son prénom biblique d'Esther pour adopter « Agnès », qui suscitait moins de suspicion... Ma sœur était une enfant si gracieuse qu'on l'avait baptisée « Poupée ». Quand je suis née, ma sœur répondait à tout le monde en me désignant : « Mais c'est ma sœur, maintenant, la Poupée ! » Moi, j'étais plutôt vilaine, mais c'était le cadet de mes soucis ! Entre ma sœur, de cinq ans mon aînée, et moi, il y a eu deux autres naissances : David, qui n'a vécu que quelques jours, puis un autre bébé, sans doute mort-né, dont je ne sais rien du tout.

Une enfance heureuse

J'ai vraiment eu des parents fantastiques ! Ils auraient bien voulu que je sois un garçon, mais, avec moi, ils ont eu une petite fille qui se comportait comme un garçon ! Je montais aux arbres, j'usais mes fonds de culotte à crapahuter partout. Je jouissais d'une liberté totale, courant toute la journée au dehors, mangeant ce que je voulais – j'adorais les œufs et le lait cru –, et n'allant à l'école que lorsque je

n'avais pas mieux à faire. Je me souviens qu'un jour, un monsieur qui connaissait bien mes parents est même venu les trouver pour leur dire que, s'ils ne me m'obligeaient pas à aller à l'école, la police viendrait me chercher. Résultat : j'ai triplé la troisième classe de l'école primaire ! D'ailleurs, les jours où j'y allais, cela ne changeait pas grand-chose : on me mettait au fond de la classe et je pouvais continuer à jouer comme je voulais. Cela faisait enrager ma sœur, qui pensait que j'avais toutes les capacités pour réussir en classe, et s'indignait que mes parents ne sévissent pas pour que je me mette au travail. Mais lorsqu'elle voulait me réveiller le matin, pour partir en même temps qu'elle à l'école, ma mère l'en empêchait en lui disant invariablement, en yiddish : « Laisse-la dormir ! Elle ne deviendra jamais professeur... » À la vérité, ma mère, persuadée que ma sœur et moi serions plus tard des commerçantes, comme notre père et la plupart de nos oncles et tantes, se souciait peu de notre scolarité, mais ma sœur, qui était d'un naturel appliqué et passait son temps à lire et à étudier pour décrocher de bons résultats, ne l'entendait pas de cette oreille !

Notre maison, qui se trouvait au 126 de la rue Ferdinand-Nicolay, à Seraing, était dépourvue de toilettes et quasi insalubre, mais peu importait aux paysans polonais élevés à la dure qu'étaient mes parents, d'autant que, contrairement à nos voisins qui devaient aller chercher l'eau à la pompe, nous avions l'eau courante. Mon père gagnait assez bien sa vie. Il faisait les marchés en tant que cordonnier, y vendant aussi des articles en demi-gros. Il se levait à trois heures du matin pour partir au marché, rentrait à trois heures de l'après-midi, mangeait et se couchait, avant de recommencer le lendemain. Ma mère, qui ne tra-

vaillait pas, allait au marché de Seraing le lundi, le vendredi et le dimanche à Liège, pour donner un coup de main à mon père. Quand elle en revenait, ma sœur et moi étions parfois encore au lit !

Ma famille célébrait les fêtes juives par tradition, mais n'était pas très sourcilleuse sur le chapitre de la religion. Si mon père, que je n'ai jamais vu ouvrir un journal, savait lire les prières en hébreu lors des fêtes, il a cependant toujours travaillé le samedi. Quant à ma mère, qui ne savait ni lire ni écrire, quoiqu'elle passât de longues heures à préparer les plats casher qu'elle avait appris de sa mère, elle permettait à ma sœur qui adorait le porc de s'en faire cuire dans une petite poêle réservée à cet usage, qui était ensuite bien vite replacée sur une marche de l'escalier de la cave ! Ce qui n'empêchait pas ma sœur de fréquenter l'école juive le dimanche matin, à laquelle je serais moi-même allée si la guerre n'avait pas éclaté. En famille, nous nous rendions lors des principales fêtes à la synagogue de la rue du Marais, qui avait été installée dans une école désaffectée de Seraing. Les hommes se tenaient au rez-de-chaussée, les femmes au premier étage avec toutes sortes de victuailles, et entre les deux étages, les enfants couraient et se poursuivaient en faisant beaucoup de bruit ! Bref, on menait une vie heureuse.

L'exode

En 1939, mon oncle Wolf a débarqué chez nous avec un air soucieux et il nous a annoncé : « Voilà, la guerre est déclarée... Nous, on s'en va. On va prendre un taxi. Venez avec nous ! » Ma mère n'a pas hésité longtemps avant de lui répondre : « Non, je ne quitte pas mes deux sœurs, je ne partirai pas. » Mon oncle est donc parti avec